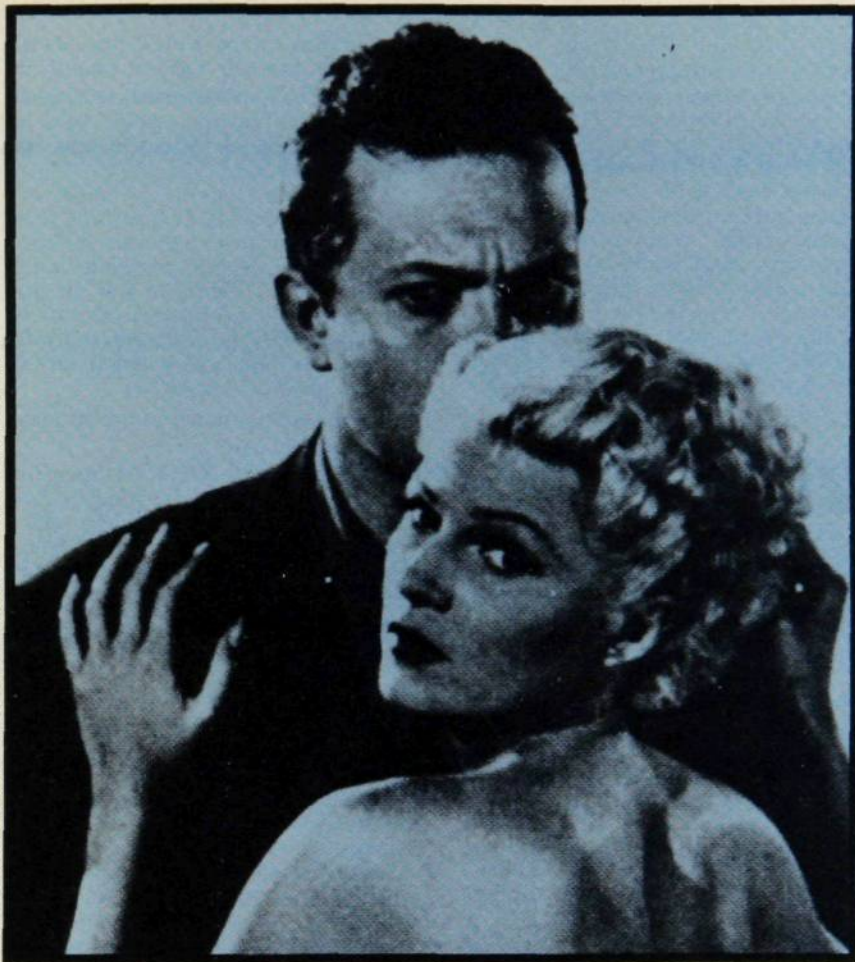


Photo : «La dame de Shanghai», de Orson Welles, avec Rita Hayworth et Everett Sloane, le 30 août à Radio-Québec, à 21 heures. Une «vraie» histoire d'amour ?



P O R C U S

H A R L E Q U I N

**C**ette jeune femme qui ne lève pas les yeux de *Un inconnu couleur de rêve* en montant dans le wagon, métro Mont-Royal, sait-elle que dans les années 50, la société Harlequin n'était qu'une petite entreprise familiale - et canadienne ? 30 ans plus tard, le puissant groupe de presse Torstar vend chaque année plus de 200 millions d'exemplaires de romans roses en Amérique du Nord, et 140 millions ailleurs dans le monde, de la Colombie au Japon. À 1,95\$ l'exemplaire, s'expliquent facilement les 20% de bénéfices annuels, et la multiplication des clubs d'abonnées (six parutions par mois).<sup>1</sup> Des femmes à 99% ?

## Le faux

Et voilà qu'on publie de «faux» Harlequin. La Québécoise Louise Leblanc vient même d'obtenir le prix Robert-Cliche 1983 pour son 37 1/2 AA.<sup>2</sup>

Dès le début, j'ai beaucoup rigolé à lire 37 1/2 AA :

«*Au volant de son Alphagetti RXLL3J+ (rouge tomate ou rouge sang selon l'heure du jour et l'angle sous lequel le soleil frappait la carrosserie rutilante). Loïc de la Manne filait à 160 k/h sur l'autoroute des Cantons de l'Est.*»

Puis Loïc rencontre Fleur-Ange :

«*Telle la flèche de Cupidon, le regard de l'homme foudroya les entrailles de la jeune femme (...)* La voix qui éclata confirma cette puissance : «... uis-je ? ... our, ... ois, ... née... ? ... touf!... touf!»

Et comme ça pendant 200 pages, du pur mélo à l'absurde total. Je riais encore en retrouvant dans mes papiers une page jaunie d'un vieux *Elle* détaillant les directives données par Harlequin à ses auteurs :

- Le décor : exotique, donc châteaux et villas de luxe...

- Les personnages : Lui est riche, idéaliste et généreux. Dur pour lui-même

et les autres, inabordable mais séduisant beau mais viril. Elle est belle, volontaire, souvent artiste ou reporter, fière et entière.

- L'intrigue : d'abord l'intrigue amoureuse (rencontre Lui-Elle/conflit/révolte de Elle/amour de Elle/déclaration de Lui/promesse de mariage) auquel s'ajoute en contrepoint le roman d'aventure (Elle est en danger, Lui la sauve).

- La composition : raconter de son point de vue, à Elle, multiplier les coups de théâtre, etc.

- Le style : des phrases courtes, au passé, 75% de dialogues rapides.

Vous aurez compris que Louise Leblanc a respecté toutes ces règles d'or de la littérature rose : son histoire est brillamment exotique, des Cantons de l'Est aux Antilles, aucun moyen de transport ne nous est épargné ; son Loïc de la Manne est scrupuleusement viril, de morphologie...

«*Les joues, aux pommettes saillantes qui trahissaient incontestablement une force redoutable, encadraient un nez légèrement moins busqué que celui de Marlon Brando (...)* L'ensemble, au contour précis, projetait l'image d'un aristocrate, bien que la peau burinée indiquât qu'il devait être un homme d'action.»

... et de tempérament :

«*Moi qui craignais qu'elle ne soit*

dérégulée! Elle obéit très bien, cette voiture! Tout à coup joyeux, il se tourna vers Fleur-Ange et ajouta: «Comme une femme!» Et il partit à rire, d'un grand rire viril...»

Et sa Fleur-Ange est parfaitement tarte: «Alors, (dit Loïc) qu'aviez-vous de si difficile à me dire, petite sotte?» Pour Fleur-Ange, ce «petite sotte» résonna comme une musique douce et chaude qui fit fondre toutes ses réticences à l'endroit de Loïc. L'homme qui s'était montré si dur envers elle s'estompa. Au cœur du ciel bleu, (...) surgit un homme chaleureux, un homme qui ne pouvait la détester puisqu'il l'avait si affectueusement appelée «petite sotte».

Tout au long c'est Lui qui La manipulerait, l'humiliant, la brutalisant, la menaçant de viol, l'offrant à ses amis, la ridiculisant, etc. Mais comme il l'avait deviné, elle ne l'en aimera que mieux...

«(Fleur-Ange) ... j'ai été intriguée surtout par vous, qui étiez si différent, comme...» - «... un personnage de roman», suggéra Loïc. Fleur-Ange rougit. «Oui, un peu...» - «Le fruit est mûr, pensa Loïc. Cette petite nigaude est une lectrice de romans Baldaquin. Ce sera encore plus facile que je ne le croyais.»

C'est clair, non? Peut-être trop clair, justement. Avec 37 1/2 AA Louise Leblanc a certainement réussi une caricature très fidèle du genre. Tellement fidèle que la fin, hyperprévisible, m'a un peu déçue: réconciliation, promesse de mariage, enfants et foyer. Fleur-Ange n'a pas ce dernier réflexe salvateur qui la sortirait des griffes de Loïc... et la blague fait long feu. Sans transformer sa Fleur-Ange en walkyrie féministe, Louise Leblanc aurait pu terminer ce pastiche hilarant sur un pied de nez aux Loïc et Harlequineries de tous acabits. Même si extraire l'héroïne de son boubier masochiste aurait pu nuire à la «vraisemblance psychologique» du personnage!

## Et le vrai

Et je me serais sentie un peu vengée, car si j'ai beaucoup rigolé en dévorant 37 1/2 AA, c'est pas parce que c'est drôle: chaque année, les éditeurs des vrais Harlequin font des milliards de profits en vendant du rêve bon marché à des millions de femmes de classes très moyennes ou carrément défavorisées. Et c'est dangereux: ce «romantisme abstrait» les enfonce davantage dans la dépendance physique et matérielle. Si c'est l'amour qui transforme le monde, et rapproche les bergères des princes, pourquoi essaieraient-elles de changer leurs conditions de vie par la politique, le syndicalisme ou le féminisme?

C'était l'une des questions posées par Pierrette Bouchard, analysant il y a deux ans cette dangereuse boulimie du rêve, dans les pages de la revue *Des luttes et des rires de femmes*.<sup>3</sup>

«La littérature romanesque remplit une fonction idéologique de reproduction du système social et économique en place. Elle s'inscrit directement à trois niveaux: reproduction des classes sociales par le mythe de la mobilité sociale (la bergère devient princesse, jamais le contraire), reproduction des rôles sexuels dans le couple et la société et enfin, reproduction des valeurs dominantes par une approche moraliste et apolitique.»

Cette reproduction des rôles sexuels est évidente, par exemple dans les modèles de couples, toujours hétérosexuels, évidemment...

«En effet, fondamentalement, les rapports décrits reposent sur la dépendance de la femme à l'égard de l'homme. La femme aime en silence, elle attend et guette le moindre signe de l'homme aimé. (Quand elle résiste...) l'ascendance de l'homme finira par la dompter. Là, elle redevient douce, aimante et servante de l'homme, elle s'est réappropriée le rôle qui l'attendait depuis toujours.»

Récemment, Pierrette Bouchard proposait à *La Vie en rose* la suite de cette analyse. Après avoir critiqué «tout le rapport de soumission et de domination dans lequel les héroïnes sont placées», elle découvrait un autre aspect au rôle idéologique de ce type de littérature féminine:

«Il s'agit de la violence avec laquelle les hommes ont des rapports physiques avec les femmes, allant parfois jusqu'au viol. Pire encore, lorsqu'elles sont violentées, les femmes des romans Harlequin cèdent à la découverte d'un plaisir sexuel indescriptible, semble-t-il. Nous savons que la pornographie écrite et visuelle a toujours entretenu ce mythe du masochisme chez la femme.»

Et c'est flagrant dans l'évolution depuis quelques années des romans Harlequin; alors qu'on proscrivait auparavant toute scène érotique de ces récits d'amour-passion (surtout pour les lectrices européennes, plus «pudiques»), on y inclut maintenant de plus en plus «d'érotisme», en fait de «soft porno», comme l'admettait il y a peu une ex-rédactrice de Harlequin, dans une communication à l'université McGill.

«Et, poursuit Pierrette Bouchard, lorsqu'on se penche avec plus d'attention sur ces passages «érotiques» et qu'on les situe dans les réalités quotidiennes du viol et de la violence faite aux femmes, on voit que les romans Harlequin sont loin d'être innocents, jugez-en:

«Lorsqu'il entra dans sa chambre, elle le regarda poliment. Il voulait lui emprunter un livre, pensa-t-elle. Mais, au lieu de cela, il rit brusquement, et de façon étrange. Elle s'assit aussitôt et pâlit... «Oh non!» s'exclama-t-elle d'une voix rauque. D'un geste lent, André éteignit la lumière. Hélène continua de crier non mais, elle le découvrit ce soit-là, que sous ses manières indolentes, André était impitoyable.»\*

Et, comme si ce n'était pas assez, l'auteure insiste sur l'aspect punitif de l'acte sexuel. D'ailleurs dans les romans Harlequin, les baisers punitifs sont la règle. Un amoureux jaloux a tous les droits, n'est-ce pas?

«Te te prends, que tu le veuilles ou non, murmura-t-il. Si tu résistes, je te ferai mal. Je t'avais prévenue, Hélène. (...) Sa bouche était sensuelle, mais cruelle aussi. «Mais ce soir, tu vas payer.» - «Non, je t'en prie, supplia-t-elle...» - «Hélène, tu vas descendre de ta planète, même si je dois te tuer à moitié pour te posséder» (...)

Une femme qui prend sa vie en main doit être punie. Alors...

«Le lendemain matin, Caroline vit les marques que James avait laissées sur son corps... Tâtant les sombres meurtrissures sur son sein, sur ses épaules, ses bras... elle avait l'impression d'être victime d'un viol et après tout, bien qu'il fût son mari, n'était-ce pas de cela qu'il s'était rendu coupable?»<sup>6</sup>

Est-ce assez clair? Voilà la preuve du peu d'importance accordé au fait. Même en l'identifiant clairement, le viol n'est pas odieux puisqu'elle «le désirait tant, malgré elle...» Et partout, des commentaires de ce genre: «Tu me traites comme une esclave» - «Je te traite comme une femme».

J'avoue en avoir eu mal au cœur, à la longue. Les romans Harlequin, lus quotidiennement par des millions de femmes, cautionnent le viol et la violence comme étant des preuves d'amour de la part des hommes. Ils renforcent le mythe selon lequel la femme a toujours provoqué les douleurs qu'elle subit; elle doit donc payer pour avoir osé s'affirmer et de toutes façons, elle aime les hommes brutaux.

Après cela, comment des femmes violentées et battues pourraient-elles dénoncer leurs agresseurs? Et si, parfois, certaines osent le faire, comment ne pas comprendre le manque de solidarité d'autres femmes convaincues «qu'elles ont couru après» et peut-être même «fondu de plaisir» (sic)?

Tant que nous ne dénoncerons pas cette littérature romanesque, l'idéologie dominante continuera de dominer, et la corporation Torstar, cotée en Bourse, de faire des profits aux dépens des femmes. »

FRANÇOISE GUÉNETTE ET  
PIERRETTE BOUCHARD

1/ Marie-Laure de Léotard, «L'industrie du cœur», in *L'Express*, 3 juin 83, Paris.

2/ Louise Leblanc, 37 1/2 AA, Éditions Quinze/Prose entière. Montréal, 1983

3/ Pierrette Bouchard, «Les romans Harlequin et cie. plus que du rêve», in *Des luttes et des rires de femmes*, décembre 1980-janvier 1981, page 41.

4/ Harlequin no 197

5/ Idem.

6/ Harlequin no 164.